

# Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL  
à partir de la 17<sup>e</sup> édition de 1943,  
Zentralverlag der NSDAP,  
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

© Association Amoureux d'Art en Auvergne  
Clermont-Ferrand / janvier 2014

**Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée**

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable, nous  
recommandons vivement celle de l'article  
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,  
sur ce même site.*

## **Premier volume (1925)**

### **Chap. 2 : Années d'apprentissage et de souffrances<sup>1</sup> à Vienne**

#### **Section 1 : pages 18 – 38 de l'édition de référence**

Lorsque ma mère mourut, le destin avait dès lors tranché quant à mon devenir. Durant les derniers mois de son calvaire, je m'étais rendu par le train à Vienne pour passer l'examen d'admission à l'École des beaux-arts. Persuadé que les épreuves ne seraient qu'un jeu pour moi, j'avais alors fait le voyage muni d'une épaisse liasse de dessins. Au collègue professionnel, j'avais déjà été de loin le meilleur dessinateur

<sup>1</sup> « Années d'apprentissage » est le titre donné par Goethe à la première partie de son *Wilhelm Meister (Wilhelm Meisters Lehrjahre)* ; Hitler n'avait pu qu'être séduit par le début de ce roman où l'on voit un jeune homme qui, par amour pour le théâtre, se révolte contre son père qui veut lui faire reprendre l'entreprise familiale et rejoint une troupe de comédiens ambulants. « Souffrances » est vraisemblablement aussi un emprunt à Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther (Die Leiden des jungen Werthers)*, bien que cette fois le thème du roman n'ait rien à voir avec la biographie du jeune Hitler. Il n'est pas à exclure que l'association « Années d'apprentissage et de souffrances » ait été inspirée au *Führer* par l'ouvrage de Ada [Adelheid] Cramer, *Weiß oder Schwarz, Lehr- und Leidensjahre eines Farmers in Südwest im Lichte Rassenhasses* paru au Deutscher Kolonialverlag de Berlin en 1913 ; en effet, il est plus que vraisemblable que Hitler connaissait ce livre lors qu'il rédigea le sien dans sa cellule de Landsberg vu qu'il s'agissait d'un « chef-d'œuvre » raciste ; Ada Cramer avait écrit ces 150 pages afin de justifier les traitements horriblement barbares auxquels son mari, le colon Ludwig Cramer mort en 1917, avait soumis ses esclaves noirs en Namibie afin de les « éduquer » et pour lesquels il avait été condamné en 1913 ; elle voyait dans cette condamnation une faillite des autorités du *Reich* face à la mission civilisatrice qui, de son point de vue, incombait à la « race supérieure » germanique.

de ma classe ; j'avais entretemps extraordinairement progressé, de telle sorte que mon autosatisfaction me faisait espérer une issue dont j'allais être fier et heureux.

La seule chose qui parfois me troublait était que mon talent pictural me semblait supplanté par mes capacités en dessin, particulièrement dans presque l'ensemble des domaines se rapportant à l'architecture. Et je me sentais du reste sans cesse plus attiré par l'architectonique. Mon intérêt s'était accéléré depuis que j'avais eu l'autorisation, à tout juste seize ans, de visiter pour la première fois Vienne durant une quinzaine de jours. J'avais fait le voyage dans l'intention d'étudier les peintures de la galerie du *Hofmuseum* mais n'avais eu sur place pratiquement d'yeux que pour la seule bâtisse du musée. De l'aube à la nuit tombée, je passais mes journées à aller d'une curiosité à l'autre, mais c'étaient toujours en premier lieu les réalisations architecturales qui me fascinaient. Je pouvais rester planté des heures devant l'Opéra, passer des heures à admirer le Parlement ; la magie du *Ring*<sup>2</sup> me semblait tout droit sortie des Mille et Une Nuits.

J'étais donc pour la deuxième fois dans cette belle ville et attendais, brûlant d'impatience mais aussi gonflé d'une arrogante confiance, le résultat de mon examen d'admission. J'étais tellement persuadé de mon succès que l'annonce de mon rejet me frappa comme un coup de foudre venu d'un ciel serein. Et pourtant, il en était bien ainsi. Lorsque je me présentai devant le Directeur et le priai de bien vouloir m'expliquer les raisons pour lesquelles je n'avais pas été admis, ce monsieur m'assura que les dessins que j'avais apportés révélaient de façon irréfutable que je ne possédais absolument pas les qualités nécessaires pour étudier la peinture mais que mes capacités me destinaient visiblement au domaine de l'architecture ; il ne saurait être pour moi question de la section de peinture de l'École des beaux-arts mais seulement de la section architecture. Que je n'aie jusque-là ni fréquenté une École du bâtiment ni suivi un quelconque enseignement en architecture, voilà qui de prime abord était totalement incompréhensible.

C'est tout abattu que je quittai le prestigieux Palais Hansen<sup>3</sup> sur la *Schillerplatz*, doutant de moi-même pour la première fois de ma jeune existence. Car ce que je venais d'entendre sur mes capacités s'avérait maintenant comme ayant brutalement mis à jour, tel un flash éblouissant, une ambivalence qui me tourmentait de longue date sans que j'aie jusqu'alors été à même d'en cerner la cause et la raison d'être.

Au bout de quelques jours, c'était décidé, je deviendrais architecte.

Bien sûr, le chemin serait rude car il était évident que j'allais cruellement payer les lacunes accumulées par bravade au collège professionnel. L'inscription à la section d'architecture de l'École des beaux-arts était subordonnée à l'inscription à l'École technique du bâtiment et l'accession à celle-ci était elle-même conditionnée par la possession d'un baccalauréat d'une École secondaire<sup>4</sup>. Tout cela me faisait foncièrement défaut. Donc, pour autant que je pusse en juger, il n'était plus question que je réalise mon rêve artistique.

---

<sup>2</sup> Boulevard de Vienne de plus de 5 km encerclant le centre historique et bordé de bâtiments prestigieux ; inauguré en 1865 par l'empereur François-Joseph. On y trouve notamment l'Opéra d'État, le Parlement, ainsi que le « Musée d'histoire des arts » (*Kunsthistorisches Museum*) édifié en 1891 à proximité du Palais impérial.

<sup>3</sup> Siège de l'École des beaux-arts édifié entre 1871 et 1876 par l'architecte d'origine danoise naturalisé autrichien, Theophil Hansen.

<sup>4</sup> En Allemagne comme en Autriche, le baccalauréat (respectivement *Abitur* et *Matura*) n'est pas un examen organisé au niveau national mais dépend strictement de l'établissement où l'on a effectué sa scolarité.

Quand je me rendis pour la troisième fois à Vienne, après la mort de ma mère et cette fois pour plusieurs années, j'avais recouvré, avec le temps qui s'était écoulé dans l'intervalle, ma sérénité et ma détermination. Ma pugnacité antérieure m'était revenue et j'avais irrévocablement défini mon but. Ma volonté était de devenir architecte, et peu importaient les résistances car les résistances ne sont pas là pour qu'on capitule devant elles mais pour être brisées. Et ces résistances, j'étais fermement résolu à les briser, avec en permanence présente à mes yeux l'image de mon père qui, jadis, avait âprement lutté pour réussir à devenir, de pauvre petit paysan puis apprenti cordonnier<sup>5</sup>, un fonctionnaire d'État. Étant toutefois déjà mieux loti que lui, mes possibilités de lutte ne pouvaient qu'en être meilleures ; et ce qui alors m'apparaissait comme de l'inclémence de la part du destin, je le célèbre aujourd'hui comme ayant été un effet de la sagesse de la Providence. En me prenant dans ses bras et en me menaçant si souvent de me broyer, la déesse de la Nécessité<sup>6</sup> fit que ma volonté de résistance s'accrut, et ce fut finalement cette volonté qui triompha<sup>7</sup>.

Ce que je dois à cette époque, c'est d'être devenu dur et d'avoir la capacité d'être dur. Plus encore, je lui sais gré de m'avoir arraché à la vacuité d'une vie pépère, d'avoir soustrait le petit chéri à sa maman à son cocon douillet et de lui avoir donné pour nouvelle mère Dame Souci<sup>8</sup>, de l'avoir propulsé par-delà sa répugnance dans l'univers des misérables et des indigents et de lui avoir par-là même appris à connaître ceux pour lesquels il serait plus tard appelé à lutter.



C'est à cette époque qu'allait également m'être donné d'ouvrir les yeux à deux menaces que je ne connaissais jusqu'ici guère que de nom et dont je n'avais nullement saisi l'affreuse signification pour l'existence de la communauté raciale populaire allemande : le marxisme et le judaïsme.

Vienne, la ville qui pour tant de gens incarne la gaieté insouciant, un espace festif pour tout individu en quête de divertissements, n'est malheureusement pour moi que le souvenir vivant de la plus triste période de mon existence.

Aujourd'hui encore cette ville ne peut qu'éveiller en moi de sombres pensées. Dans le nom de cette cité phéacienne<sup>9</sup> sont contenues cinq années de misère et de détresse. Cinq années durant lesquelles je fus contraint de gagner ma subsistance d'abord en tant que manœuvre sur des chantiers puis comme aquarelliste<sup>10</sup>. Bien maigre subsistance en vérité qui ne suffisait même pas à apaiser la faim qui m'était coutumière. Montant fidèlement la garde à mon côté, elle ne me laissait pratiquement jamais seul et m'escortait dévotement dans tout ce que je faisais. Sa présence se

<sup>5</sup> Voir Lionel Richard, *op. cit.*, pp. 18-19.

<sup>6</sup> Dans la mythologie grecque *Ananké*, dont il faut assumer la cruauté avec dignité sans jamais abdiquer face à elle.

<sup>7</sup> « Triomphe de la volonté » (*Triumph des Willens*) sera le leitmotiv du sixième Congrès du *Reich* de la *NSDAP* (4 – 10 septembre 1934) ainsi que le titre du film de sanctification du *Führer* réalisé à cette occasion par Leni Riefenstahl (analyse du film in Glenn B. Infield, *Leni Riefenstahl et le 3<sup>e</sup> Reich*, Seuil, 1978, pp. 111-131).

<sup>8</sup> *Frau Sorge*, titre d'une très célèbre nouvelle de Hermann Sudermann parue en 1887 (trd. fr. *La Femme en gris*, Perrin, 1895) ; il s'agit d'un jeune garçon hanté dès le berceau par la présence à ses côtés d'un spectre féminin cruel qui va lui pourrir l'existence jusqu'à ce qu'il comprenne que le bonheur ne peut être que le fruit d'une lutte constante contre l'adversité ; voir Ann van Sevenant, *Philosophie de la sollicitude*, Librairie philosophique J. Vrin, 2001, pp. 20-21.

<sup>9</sup> En référence au peuple insulaire des Phéaciens qui, dans l'*Odyssée* (VI sq.), accueille Ulysse naufragé par des festins, des chants, des jeux et de riches présents.

<sup>10</sup> Voir à ce propos Lionel Richard, *op. cit.*, pp. 89-90.

manifestait au moindre achat d'un livre, allais-je à l'Opéra qu'elle me gratifiait de sa compagnie pendant plusieurs jours ; c'était une lutte continuelle avec cette amie insensible à mes souffrances. Et pourtant, j'ai durant cette période appris comme jamais auparavant. En effet, à part mon architecture et quelques rares spectacles à l'Opéra économisés sou à sou sur ma pitance, mes uniques compagnons étaient les livres.

Ce fut une époque où je lus considérablement et en allant véritablement au fond des choses. Ce qui me restait de temps libre sur mon travail, je le consacrais intégralement à étudier. En quelques années je me constituai ainsi les assises d'un savoir dont je me nourris aujourd'hui encore.

Mais il y eut plus : c'est alors que prirent forme en moi la représentation du monde et la philosophie du monde qui sont devenues le socle granitique de mon action actuelle. Sinon d'y rajouter quelques enseignements, je n'ai eu nul besoin de modifier quoi que ce soit aux conceptions que je m'étais forgées à cette époque.

Au contraire. J'ai aujourd'hui la ferme conviction que c'est d'une façon générale durant la jeunesse que surgissent essentiellement les idées créatrices dans leur globalité, si tant est que l'individu concerné soit à même d'en concevoir. J'établis une distinction entre la sagesse de l'âge, laquelle ne consiste qu'à procéder plus méthodiquement et plus prudemment suite à l'expérience acquise au cours d'une longue vie, et le génie créateur de la jeunesse, lequel déverse avec une inépuisable fécondité des pensées et des idées qui toutefois restent dans un premier temps inexploitées en raison même de leur profusion. C'est de là que proviennent le matériau et les projets d'avenir à partir desquels l'individu arrivé à maturité élaborera, façonnera et construira, pour autant que la prétendue sagesse de l'âge n'ait pas étouffé le génie créateur de sa jeunesse.



L'existence que j'avais jusque-là menée au domicile familial ne différait guère voire en rien de celle de tous les autres. J'ignorais ce qu'était le souci du lendemain et n'avais aucune notion des problèmes sociaux. Durant ma jeunesse, mon entourage se composait de personnes venant du milieu petit-bourgeois, donc d'un univers qui n'a que très peu de contacts avec les réalités du monde manuel. Car, pour étrange que cela puisse paraître à première vue, le fossé qui existe justement entre cette classe multiforme<sup>11</sup> dont la situation économique n'est nullement brillante, et le travailleur manuel<sup>12</sup>, est souvent plus profond qu'on ne le pense. Le motif de cette — pour ainsi dire — hostilité réside dans l'angoisse de ceux qui appartiennent à ce

---

<sup>11</sup> En employant là le pluriel « *Schichten* », Hitler insiste sur le fait que ce que l'on qualifie de « petite bourgeoisie » est en fait un amalgame de différentes « strates » tels employés de bureau, instituteurs, petits commerçants, artisans... qui, bien que n'ayant pas une vie particulièrement privilégiée, ont l'obsession d'afficher leur statut afin de se démarquer du prolétariat et de tous ceux qu'ils jugent comme leur étant socialement inférieurs. Pour Wilhelm Reich, le « petit-bourgeois » est celui qui « courbe l'échine vers le haut et piétine tout ce qui est en-dessous de lui » (*Nach oben buckelt er, nach unten tritt er*).

<sup>12</sup> Hitler introduit ici l'expression « *Arbeiter der Faust* » qui servira sous le troisième *Reich* à désigner tous ceux qui, quel que soit leur poste ou fonction, exerçaient un métier relevant de la production artisanale ou industrielle. Le but de la propagande nazie était d'accréditer que l'antagonisme des classes appartenait désormais au passé et que l'unification sociale serait définitivement réalisée dès lors que l'on se serait débarrassé du « capital profiteur » juif (*raffendes Kapital*) pour ne conserver que le « capital créateur » aryen (*schaffendes Kapital*) rendant chaque Allemand fier de contribuer par son labeur à la grandeur nationale. La « révolution » hitlérienne a donc consisté à démagogiquement dériver la « lutte des classes » sur la « lutte des races ».

groupe social et qui sont de fraîche date parvenus à s'élever au-dessus du niveau des travailleurs manuels, de retomber dans leur peu glorieuse condition antérieure, ou tout du moins d'être considérés comme en relevant toujours. S'y rajoute pour beaucoup le souvenir nauséabond de la misère culturelle qui règne au sein des classes inférieures, de la fréquente vulgarité qui caractérise leurs relations réciproques, ce qui, eu égard à leur propre position dans la hiérarchie sociale — aussi modeste soit-elle —, fait que le moindre contact avec ce niveau culturel et existentiel qu'ils ont réussi à dépasser se transforme en une épreuve traumatisante<sup>13</sup>. Il n'est de ce fait pas rare que celui qui se trouve en position supérieure s'abaisse au rang de son prochain le plus mal loti avec moins de préjugés que le « parvenu » saurait le concevoir. Car le parvenu n'est jamais que celui qui lutte énergiquement pour s'élever de sa condition sociale initiale à une condition sociale supérieure. Or ce combat souvent âpre finit par étouffer toute compassion. Les propres souffrances endurées durant cette lutte pour l'existence tuent toute réceptivité à la détresse de ceux qui sont restés en arrière.

À cet égard, le destin fit preuve envers moi de grandeur d'âme. En me contraignant à un retour au monde de la pauvreté et de l'insécurité auquel avait jadis su échapper mon père au cours de son existence, il m'arracha des yeux les œillères de la mesquinerie de mon éducation petite-bourgeoise. C'est dans ce contexte que j'allais découvrir les hommes ; apprendre à faire la distinction entre le paraître inconsistant ou le dehors brutal d'un individu et sa nature intime.

Après le tournant du siècle, Vienne faisait déjà partie des villes les plus défavorisées socialement. Richesse rutilante et pauvreté répugnante y alternaient en d'abrupts contrastes. Au centre et dans les arrondissements intra-muros, on sentait véritablement battre le pouls d'un Empire de cinquante-deux millions d'âmes frappé par l'inquiétant maléfice de la plurinationalité de l'État habsbourgeois. La Cour, dans son éblouissante magnificence, agissait tel un aimant sur tout ce que le reste de cet État comptait en gens fortunés et en intellectuels. S'y rajoutait encore la forte centralisation propre à la monarchie des Habsbourg. C'était là la seule possibilité qui s'offrait pour assurer la cohésion de cette bouillie ethnique. Ce qui avait toutefois pour conséquence une extraordinaire concentration des instances administratives et des plus hautes autorités dans la capitale impériale.

Mais Vienne ne se contentait pas d'être le cœur politique et intellectuel de la vieille monarchie danubienne, elle l'était aussi sur le plan économique. Aux légions d'officiers de haut rang, de fonctionnaires d'État, d'artistes et d'érudits, faisaient face les légions encore plus nombreuses des travailleurs, lesquels, saignés à blanc, étalaient leur misère face à l'opulence de l'aristocratie et du monde du commerce. Des milliers de chômeurs battaient la semelle devant les palais du *Ring* et les sans-

---

<sup>13</sup> On sait l'intérêt de Hitler pour la psychologie en laquelle il voyait un outil pour manipuler les individus et les masses (cf. « Lire *Mein Kampf*... », [www.quatretra.com](http://www.quatretra.com), pp. 10 et 13). Il n'hésitait pas à récupérer en le falsifiant tout ce qu'il considérait comme pouvant servir ses desseins, y compris lorsqu'il s'agissait de « théories juives ». Ainsi peut-on dépister dans *Mein Kampf* des échos de langage psychanalytique vraisemblablement glanés lors de son séjour à Vienne ; certes chez Freud dont la pensée vulgarisée s'était érigée en mode, mais surtout chez Alfred Adler dont la rupture de 1911 avec le maître n'était pas passée inaperçue ; rappelons qu'Adler travaillait sur les mécanismes qui poussent un individu à rejoindre un mouvement de masse afin de compenser son complexe d'infériorité et d'affirmer sa volonté de puissance. Au cours de discours, le *Führer* se laissera parfois aller à utiliser certains termes freudiens (pulsion, refoulement) de même que la notion adlérienne de « complexe d'infériorité » (ainsi le 30 janvier 1941 au Palais des Sports de Berlin, cf. Max Domarus, *Hitler – Reden und Proklamationen*, 1973, vol. 4, p. 1659).

logis croupissaient dans la pénombre et la boue des égouts situés sous cette *via triumphalis* de l'ancienne Autriche.

Il n'y avait guère d'autre ville allemande où l'on pouvait mieux qu'à Vienne étudier la question sociale. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Une telle « étude » ne saurait être conduite d'en haut. Celui qui ne se trouve pas lui-même pris dans les anneaux de cette étouffante vipère ne connaîtra jamais le venin de ses crochets. De l'observation d'en haut, il ne ressort rien d'autre qu'un bavardage superficiel et une sentimentalité mensongère. Les deux sont nuisibles. L'un parce qu'il ne parviendra jamais à pénétrer l'essence du problème, l'autre parce qu'elle passe totalement à côté. Je ne sais pas ce qui est le plus ravageur : l'indifférence à la détresse sociale comme la pratique quotidiennement la majorité de ceux qui ont été favorisés par le sort ou se sont élevés par leur propre mérite, ou bien la condescendance aussi hautaine qu'indélicate dans son insistance, mais qui se veut toujours bienfaitrice, de certaines femelles<sup>14</sup> qui, dans leur jupe ou leur pantalon à la dernière mode, se piquent d'avoir la « fibre populaire ». Toujours est-il que ces gens commettent une faute beaucoup plus grave que n'est à même de le concevoir leur entendement dénué d'intuition<sup>15</sup>. C'est pour cette raison que, à leur propre stupéfaction, le résultat de leur « engagement » social est toujours nul, d'autant qu'il se heurte fréquemment à un rejet empreint de révolte ; ce qui bien entendu est alors interprété comme de l'ingratitude de la part du bas peuple.

*Les cervelles de cet acabit répugnent à se rendre à l'évidence qu'une activité sociale n'a rien à voir avec cela et surtout que celle-ci n'autorise en rien que l'on puisse prétendre à une quelconque reconnaissance étant donné qu'il ne s'agit pas de distribuer des bienfaits mais de rétablir la justice sociale.*

Il me fut épargné de découvrir la question sociale sous cet angle. En m'aspirant dans la sphère de ses souffrances, elle ne me sembla pas m'inviter à une « découverte » mais bien plutôt avoir l'intention de me mettre à l'épreuve. Ce n'est pas à elle que revint le mérite que le cobaye se soit malgré tout sorti de l'opération sans séquelles et en bonne santé.



Si je tente aujourd'hui de reconstituer l'éventail de mes impressions d'alors, cela ne peut se faire de façon exhaustive, même en me satisfaisant d'approximations ; je me contenterai donc ici d'exposer ma vision des événements qui m'ont essentiellement marqué et souvent ébranlé, ainsi que les quelques enseignements que j'en avais déjà tirés à l'époque.



Il ne me fut à cette période généralement pas difficile de trouver du travail du fait que, n'étant pas ouvrier spécialisé, ce n'est qu'en tant que manœuvre voire bien souvent intérimaire qu'il me fallait essayer de gagner mon pain quotidien.

---

<sup>14</sup> Hitler emploie le terme péjoratif « *Weiber* » ; cf. « *ein blödes Weib* », une « conasse ». Goebbels se servira lui aussi très tôt du mot pour s'en prendre publiquement aux féministes ; cf. son roman *Michael* (écrit en 1924), Munich, Zentralverlag der NSDAP Franz Eher Nachf., 17<sup>e</sup> édit., 1942, p. 42 : « *Ich hasse die lauten Weiber, die sich in alles und jedes hineinmischen, ohne etwas davon zu verstehen* » = « Je hais les femelles criardes qui se mêlent de tout sans y rien comprendre ».

<sup>15</sup> Hitler puise ici dans le lexique schopenhauerien (cf. A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, 1962, pp. 287 et 537). Comme l'a fort bien montré François Delpla dans sa biographie (*Hitler*, Grasset, 1999, pp. 63 sq. et 503 sq.), le *Führer* ne s'est pas privé d'emprunter — bien sûr à sa façon — à ce philosophe qu'il évoque d'ailleurs nommément dans *Mein Kampf* (p. 335 de l'édition utilisée).

J'adoptai par-là même le point de vue de tous ceux qui veulent sortir de la vieille Europe en secouant la poussière de leurs pieds<sup>16</sup> avec l'inflexible intention de se forger une existence nouvelle dans un Monde Nouveau, de conquérir une patrie nouvelle. Affranchis de tous les préjugés paralysants antérieurs concernant profession et situation sociale, milieu et tradition, les voici qui maintenant s'accrochent à tout ce qui est susceptible de leur apporter un gain, qui acceptent d'exercer n'importe quelle tâche, toujours plus partisans de la conception qu'aucun travail honnête ne saurait constituer un déshonneur<sup>17</sup>. Moi aussi, j'avais été pareillement déterminé à sauter à pieds joints dans ce monde nouveau pour moi et d'y tracer ma route.

Il ne me fallut pas longtemps pour apprendre qu'il est toujours possible de trouver un travail quelconque, mais j'appris tout aussi vite que c'était une autre paire de manches pour ce soit sur une longue durée. L'insécurité du pain quotidien ne tarda pas à m'apparaître comme une des faces sombres et les plus douloureuses de ma nouvelle existence.

Il est vrai que l'ouvrier « spécialisé » se retrouve moins fréquemment sur le pavé que ne le risque le manoeuvre ; seulement lui non plus n'est pas totalement à l'abri d'un tel sort. Car en ce qui le concerne, ce n'est pas le manque de travail qui le prive de son gain quotidien, mais le lock-out ou la grève qu'il a décidé de mener. C'est ainsi que l'insécurité du gain quotidien est souvent la conséquence cruelle du dysfonctionnement du système économique.

Le gars de la campagne qui migre à la grande ville, attiré par ce qu'il pense être ou ce qui éventuellement pourrait véritablement être un travail et des horaires moins contraignants, mais le plus souvent par qu'il est ébloui par l'aura de la grande ville, est encore habitué à une certaine sécurité du gain. Il a pour habitude de ne quitter son ancienne place que lorsqu'il est au moins quasiment certain d'en obtenir une nouvelle. Car le manque d'ouvriers agricoles étant finalement très important, la probabilité qu'il ne retrouve pas de travail avant longtemps est extrêmement faible.

---

<sup>16</sup> *Évangile selon Saint Matthieu*, X-14 : « Si l'on refuse de vous accueillir et d'écouter vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville en secouant la poussière de vos pieds ». Ce qui ne manque pas de sel, c'est que Hitler reprend ici à son compte une métaphore d'origine judaïque : était considérée comme impure la poussière de tout pays qui n'était pas la Terre Sainte et de tout lieu qui se refusait à faire sienne la Parole divine (cf. *La Sainte Bible*, Paris, Cerf, 1961, p. 1302).

<sup>17</sup> Hitler annonce ici, en l'idéalisant, ce qu'il mettra plus tard en œuvre : obliger tout Allemand à effectuer n'importe quel travail à n'importe quel prix au nom de « l'intérêt communautaire » (cf. « Le travailleur sous le troisième Reich », in David Schoenbaum, *La Révolution brune. La société allemande sous le III<sup>e</sup> Reich*, Gallimard, 2000, chap. 3) ; l'exploitation forcée à laquelle étaient contraints les ouvriers par le *Front allemand du travail (DAF)* — auquel ils se devaient d'adhérer — était démagogiquement compensée par quelques avantages (équipements sportifs, manifestations « culturelles » gratuites, accession à la propriété...) et surtout par un véritable culte héroïsant (participation, pelle sur l'épaule, aux défilés à Nuremberg ; livres, peintures, poèmes et chants rendant hommage à leur abnégation et à leur rôle d'édificateurs du « Reich éternel »...) ; à partir de janvier 1938, tous les hommes sans emploi ayant refusé deux propositions d'embauche ou ayant abandonné deux postes successifs, même inadaptés à leur qualification, seront considérés comme « rétifs au travail » (*arbeitsscheu*) et punis des travaux forcés au camp de Buchenwald. Au huitième tableau de *La résistible ascension d'Arturo Ui*, Brecht met dans la bouche du *Führer* ces paroles : « Tu es un travailleur, ce qui signifie : tu travailles. S'il te prend l'envie de faire la grève et de ne plus travailler, alors tu n'es plus un travailleur mais un sujet dangereux, et j'interviens ». Notons qu'il est erroné de chercher dans la conception nationale-socialiste du travailleur une influence de l'essai *Le Travailleur* d'Ernst Jünger. Comme l'avait relevé à juste titre Jean-Michel Palmier (*Ernst Jünger*, Hachette, 1995, p. 32), le livre avait paru « bien trop tard [1932] pour y jouer un rôle quelconque » ; en outre, la critique nazie fut radicalement hostile à l'ouvrage bien que Hitler « lui ait emprunté quelques formules [...] pour les intégrer à son arsenal de slogan ».

C'est une erreur de croire que le gars de la campagne qui part pour la ville serait d'une trempe plus médiocre que celui qui continue à honnêtement tirer sa subsistance du travail de la glèbe<sup>18</sup>. Non, tout au contraire : l'expérience montre que tous les éléments qui constituent l'émigration relèvent d'une nature plus saine et plus dynamique que les autres. Et quand je parle d'«émigrants », cela ne concerne pas uniquement ceux qui ont émigrés en Amérique mais aussi le jeune valet de ferme qui se décide à quitter son village natal pour s'installer dans une ville qui lui est étrangère. Lui aussi est prêt à affronter un destin incertain. La plupart du temps, il débarque en ville avec un petit pécule qui lui permet de ne pas perdre courage dès les premiers jours si le malheur fait qu'il ne trouve pas de travail durant un certain temps. Mais tout s'aggrave s'il l'emploi qu'il a trouvé lui échappe au bout de peu de temps. En trouver un nouveau est souvent difficile voire impossible, notamment en hiver. Cela va encore les premières semaines. Il touche des allocations de chômage de sa caisse syndicale et parvient tant bien que mal à se tirer d'affaire. Toutefois, lorsque vient le jour où la caisse interrompt le versement des allocations en raison de la trop longue durée du chômage et lorsque ses derniers sous ont été épuisés, il sombre alors dans une terrible misère. Affamé, il bat la semelle dans les rues, met au clou ou vend le peu qu'il possède encore ; bientôt vêtu de guenilles, son apparence dégradée le propulse dans un milieu où, à son malheur physique, vient se rajouter l'intoxication psychique. Pour peu qu'il soit alors sans logis et qui plus est en hiver (ce qui est couramment le cas), sa détresse est alors totale. Le voici qui retrouve enfin du travail. Seulement, le scénario se répète. Au deuxième épisode, il vit la chose à peu près de la même façon, mais au troisième, c'est toujours plus difficile, et c'est ainsi qu'il apprend progressivement à supporter son éternelle insécurité avec indifférence. Pour finir, la répétition s'érige en habitude.

Voilà comment un homme, qui ne conçoit absolument pas son existence sans exercer un travail, en vient à s'avachir jusqu'à se métamorphoser petit à petit en un instrument docile de ceux qui désormais l'exploitent à vil prix. Il a été si souvent au chômage sans qu'il en soit responsable qu'il n'en est maintenant tout d'un coup plus à une fois près, même s'il ne s'agit plus en l'occurrence de mener la lutte pour l'obtention de droits économiques mais carrément de détruire l'ensemble des valeurs sur lesquelles reposent l'État, la société et, d'une façon générale, la civilisation. Pour autant qu'il n'éprouve aucun plaisir à se lancer dans la grève, il n'en devient pas moins gréviste par apathie.

Il me fut donné d'observer ce processus sur des milliers de cas. Plus j'assistai au spectacle, plus j'éprouvai de dégoût pour la mégapole qui attirait voracement à elle tous ces hommes dans l'unique intention de les broyer sans merci. À leur arrivée, ils étaient encore enracinés dans leur communauté d'origine ; s'ils restaient, ils se retrouvaient complètement déracinés.

---

<sup>18</sup> « *Scholle* » : dans la mythologie nazie, la source régénératrice de la « race » et de la force vitale de la communauté germanique. Le « retour à la glèbe » (*Zurück zur Scholle*) était un slogan omniprésent de la propagande (cf. [www.quatre.com](http://www.quatre.com), *Art et littérature du troisième Reich*) ; il avait été forgé par l'écrivain du terroir Ewald Gerhard Seeliger (1877-1959) en titre d'un de ses romans paru en 1910 aux éditions G. Müller de Leipzig ; devenu anarchiste pacifiste après la Première Guerre mondiale, Seeliger connaîtra de nombreux problèmes à partir de 1933, d'autant qu'il n'acceptera jamais de renier son épouse qui était juive. Il va sans dire que la réalité de la vie paysanne sous le troisième Reich fut fondamentalement différente de ce qu'en disait la propagande ; cf. Daniel Guérin, « La politique agricole du fascisme », in *Fascisme et grand capital* (1936), Syllepses, 1999, chap. 10, ainsi que David Schoenbaum, « L'agriculture sous le troisième Reich », in *La Révolution brune, op. cit.*, chap. 5.



Pour ma part, j'avais été aussi brinquebalé par la vie à la grande ville ; de ce fait, j'avais ressenti dans ma chair les effets d'un tel sort ainsi que goûté à ce que cela représentait sur le plan psychique. J'avais également fait un constat : le passage brutal du travail au chômage et réciproquement, de même que l'éternelle fluctuation du revenu et des ressources que cela conditionne, détruisent à la longue chez beaucoup le sens de l'économie ainsi que toute compréhension de la nécessité qu'il y a à organiser intelligemment son quotidien. Apparemment, le corps s'habitue progressivement à faire bombance pendant les périodes fastes et à endurer la faim quand règne la dèche. Lorsqu'on se trouve dans une période relativement favorable sur le plan financier, la faim brise effectivement toute volonté de gérer raisonnablement son budget en vue de l'avenir en faisant miroiter en un persistant mirage aux yeux de celui qui en souffre les visions d'une vie de délices et en donnant à ce rêve un tel pouvoir de séduction qu'il se cristallise en un désir maladif qui paralyse toute autolimitation dès que salaire et revenu le permettent quelque peu<sup>19</sup>. Tel est le motif pour lequel il est courant que ceux qui obtiennent un salaire oublient immédiatement et de façon totalement irraisonnable de s'organiser pécuniairement, préférant profiter à fond de la vie au jour le jour. Cela conduit même, au mépris de toute organisation intelligente, à ne plus se soucier de son petit budget hebdomadaire. Au début, ce qui aurait dû suffire pour sept jours ne suffit plus que pour cinq, et puis bientôt plus que pour deux, et finalement plus que pour un ; à terme, tout est gaspillé en une seule nuit passée à bambocher.

À la maison, il y a souvent une femme et des enfants. Il arrive que ceux-ci soient contaminés par un tel mode de vie, particulièrement si l'homme est bon pour eux voire même les aime, à sa façon s'entend. Dans ce cas, le salaire hebdomadaire est dilapidé en deux ou trois jours en commun à la maison ; on mange et on boit tant qu'il y a de l'argent et les derniers jours se passent à avoir faim en famille. Alors l'épouse se glisse discrètement chez ses voisins et fréquentations, leur emprunte ce qu'elle peut, fait de petites dettes chez l'épicier, et essaie ainsi de tenir le coup durant les derniers sombres jours de la semaine. À midi, ils sont assis ensemble devant leur maigre pitance, parfois aussi devant rien du tout, et ils attendent la prochaine paie, en parlent, font des projets et, le ventre vide, rêvent déjà de la fortune qui va de nouveau leur sourire. C'est ainsi que, dès leur plus tendre jeunesse, les petits enfants sont rodés à l'adversité.

Là où les choses finissent particulièrement mal, c'est quand l'homme n'en fait d'emblée qu'à sa tête et que la femme, par amour pour les enfants, se met à regimber. On entre alors dans le cycle infernal des disputes et querelles, et l'homme, à mesure qu'il s'éloigne de son épouse, sombre de plus en plus dans l'alcool. Le voici maintenant saoul tous les samedis et la femme, poussée par l'instinct de conservation pour elle et ses enfants, se bat pour obtenir quelques sous qu'elle est la plupart du temps contrainte d'aller lui soutirer sur le chemin qui mène de l'usine à l'assommoir<sup>20</sup>. Quand il finit par revenir à la maison, dans la nuit du dimanche ou du

---

<sup>19</sup> On a ici un bel exemple de verbigération typique d'une personnalité paranoïaque ; voir à ce propos T. Feral, « Pourquoi Adolf Hitler ? Enquête sur l'irruption de la paranoïa dans l'histoire », in *Penser le nazisme. Éléments de discussion*, L'Harmattan, 2007.

<sup>20</sup> Le terme « *Spelunke* » choisi par Hitler correspond parfaitement au titre de Zola ; cf. Manfred Flüge, « Ingenieur des Erzählens. Vor 100 Jahren starb Emile Zola », *Die Welt*, 28 sept. 2002 : « *Von den 20 Bänden seines Zyklus Die Rougon-Macquart ragen vor allem die drei Bände Nana, Germinal und L'Assommoir (Die Spelunke) heraus* ». Toutefois les traducteurs allemands ayant dès 1900 opté pour *Der Totschläger*, c'est sous cette appellation que le *Führer* a connu le roman.

lundi, ivre et brutal et de surcroît complètement fauché, alors se déroulent des scènes lamentables.

Tout cela, je l'ai vécu personnellement à travers des centaines d'exemples, au départ avec écœurement et révolte, pour ultérieurement comprendre la dimension tragique de cette souffrance et en saisir les causes profondes : des malheureux, victimes de la nocivité des rapports sociaux.

Presque plus déplorables encore étaient les conditions dans lesquelles tous ces malheureux étaient logés à l'époque. Le délabrement de l'habitat du manoeuvre viennois était horrible à voir. Aujourd'hui encore, je frémis quand je pense à ces tanières, à ces hébergements et immeubles surpeuplés, à ces images sinistres de tas d'ordures, de crasse repoussante, et souvent bien pire...

Que serait-il advenu et qu'advierait-il si jamais ces esclaves, rompant les chaînes qui les immobilisent dans leurs misérables cavernes<sup>21</sup>, venait à submerger de leur marée cet autre monde constitué de contemporains et de semblables qui n'ont aucune idée de leur détresse ?

Car, il faut le dire tout net, cet autre monde est bel et bien caractérisé par son inconscience.

C'est cette inconscience qui fait que cet autre monde laisse justement aller les choses à vau-l'eau sans nullement soupçonner dans son manque d'intuition qu'il est inévitable que le destin prenne tôt ou tard sa revanche si ceux qui en font partie ne se décident pas d'urgence à conjurer ce destin par des actes.

Comme je remercie aujourd'hui la Providence de m'avoir fait fréquenter cette école ! Là, plus question de saboter ce qui ne me plaisait pas. L'éducation que j'y reçus fut rapide et radicale.

Pour ne pas désespérer des humains parmi lesquels je vivais à l'époque, il me fallut apprendre à faire la différence entre, d'une part leur apparence extérieure et l'existence qu'ils menaient, d'autre part les raisons pour lesquels ils en étaient arrivés à un tel point. Ce n'est que de cette façon que l'on pouvait se confronter à tout cela sans pour autant perdre courage. De tout ce malheur et de toute cette misère, de l'ordure et de la dépravation, ne ressortaient alors plus des humains mais de tristes produits de tristes lois ; dans ce contexte, le poids des difficultés de mon propre combat existentiel m'empêcha de capituler en une sentimentalité pleurnicharde devant les produits dégénérés qui résultaient de ce processus de dégradation<sup>22</sup>.

Non, ce n'est pas ainsi qu'il convient d'envisager les choses.

Dès cette époque, je me rendis compte qu'il n'existait que deux voies pour parvenir à remédier à cette situation :

*Un sens aigu de notre responsabilité sociale quant à la nécessité de fonder notre développement sur les principes d'une plus grande justice et, conjointement, une détermination brutale à supprimer les individus atteints d'anomalies incurables<sup>23</sup>.*

De même que la nature ne concentre pas tant son attention sur la conservation de l'existence que sur la procréation d'une lignée perpétuant l'espèce, il ne saurait pas tant s'agir, en ce qui concerne la vie humaine, d'améliorer artificiellement les éléments déficients — ce qui est irréalisable à quatre-vingt-dix-neuf pour cent si l'on

---

<sup>21</sup> Hitler, lecteur de *La République* de Platon !

<sup>22</sup> Sur la politique ultérieure du *Führer* en la matière, voir l'excellent article de Benoît Massin, « La science nazie et l'extermination des marginaux », in *L'Histoire*, 217/1998, pp. 52-59.

<sup>23</sup> Voici donc annoncé ce que le régime nazi mettra effectivement en place : « stérilisation contrainte » (*Zwangssterilisation*) de 250 000 à 300 000 Allemands (« Loi sur la prévention d'une descendance héréditairement malade » du 14 juillet 1933) et « Action T4 » d'élimination des « vies indignes d'être vécues » (octobre 1939 - août 1941).

tient compte des lois de l'hérédité —, que de s'assurer dès le départ qu'un bon état de santé permettra un épanouissement futur.

Déjà, alors que j'en étais à lutter pour mon existence à Vienne, je m'étais persuadé que :

*L'action sociale ne doit jamais considérer que son rôle est de pratiquer un caritativisme<sup>24</sup> aussi ridicule qu'inutile mais se préoccuper de l'éradication des carences fondamentalement inhérentes à l'organisation de notre vie sociale et culturelle, lesquelles ne peuvent que conduire ou tout au moins entraîner les individus à dégénérer.*

La difficulté majeure pour s'attaquer avec les moyens les plus radicaux et les plus brutaux à ce qui doit être tenu pour un crime ne pouvant que porter préjudice à l'État réside très exactement dans la frilosité du jugement que l'on porte sur les motifs et les causes de tels faits de société. Cette frilosité trouve à raison son fondement dans le sentiment de culpabilité de ne pas être personnellement tout à fait étranger à cette tragique dépravation. Mais ce qui est indubitable, c'est qu'elle paralyse toute décision sérieuse et ferme, contribuant par-là même à tatillonner quant aux mesures qu'imposerait l'instinct de conservation, ou alors à ne les mettre que mollement et timidement en œuvre. Ce n'est qu'au jour qui verra naître l'époque où la conscience de chacun ne sera plus hantée par le spectre de la culpabilité que s'exprimera sans états d'âme l'énergie qui, brutalement et sans le moindre scrupule, séparera le bon grain de l'ivraie et purgera la collectivité de ses rejetons parasites<sup>25</sup>. Du fait que l'État autrichien ne connaissait pour ainsi dire aucune législation ni jurisprudence dans le domaine de la régulation sociale<sup>26</sup>, l'ampleur de sa défaillance en matière d'éradication des tares même les plus graves était une évidence.



Difficile de dire ce qui, à cette période, m'épouvanta le plus : la détresse économique de ceux que je côtoyais jour après jour, leur vulgarité morale et leur comportement dépravé, ou le niveau extrêmement faible de leur culture intellectuelle.

Que de fois notre bourgeoisie empreinte de moralisme ne bondit-elle pas d'indignation en entendant déclarer par la bouche de quelque lamentable vagabond qu'il lui est tout à fait égal d'être ou de ne pas être Allemand et qu'il se sent partout pareillement à son aise dans la mesure où il a suffisamment pour vivre. C'est à qui

---

<sup>24</sup> « *Wohlfahrtsduselei* » ; le terme « *Duselei* » signifie « rêverie, illusion » ; en déterminé dans un mot composé, il sert à discréditer le déterminant ; cet emploi remonte au médecin Alfred Ploetz (1860-1940), eugéniste et raciologue qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, créera le vocable « *Humanitätsduselei* » (*humanitarisme*) pour condamner les idéaux égalitaristes et les mesures d'aide aux personnes atteintes de maladies dégénératives ou psychiatriques ; la notion sera reprise par les tenants de la « révolution conservatrice », notamment Ernst Jünger (voir *Le Cœur aventureux - 1929*, Gallimard, 1995, p. 75 : « L'armée la plus dangereuse n'est [...] pas celle des êtres qui ne sont pas nés, mais de ceux qui n'auraient jamais dû naître, ces existences issues d'un malheureux hasard, dont les villes commencent à grouiller »), et bien sûr les idéologues nazis tel Alfred Rosenberg, *Le Mythe du XX<sup>e</sup> siècle* (1930) : « C'est en vertu du souci humanitaire porté à l'individu que les États européens pullulent d'établissements luxueux pour les malades incurables et les fous » (cit. d'après Alfred Rosenberg, *Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, Munich, Hoheneichen-Verlag, 1936, p. 203).

<sup>25</sup> Cf. Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Coopération, 1939, pp. 253-254 : « Tout acte a son sens, même le crime [...]. J'affranchis l'homme de la contrainte d'une raison qui voudrait être son propre but ; je le libère d'une avilissante chimère qu'on appelle conscience ou morale [...] ».

<sup>26</sup> Cette réglementation législative censée « parer aux ravages de l'hérédité » était réclamée par les eugénistes qui invoquaient notamment ce qui se pratiquait aux USA depuis les années 1900 (cf. Groupe Lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques, *Hérédité et races*, Éditions du Cerf, 1931, pp. 104-132) ; voir également *Médecine et nazisme*, L'Harmattan, 1998, pp. 16-21.

trouvera alors les mots les plus forts pour déplorer ce manque de « fierté nationale » et exprimer violemment son abomination d'une telle disposition d'esprit.

Mais combien sont-ils à s'être déjà penchés sur la question de savoir pour quelles raisons en vérité leur propre disposition d'esprit est meilleure ?

Combien sont-ils donc à avoir conscience que c'est grâce à la richesse mémorielle qui les rattache à la grandeur de la patrie dans tous les domaines de la vie culturelle et artistique qu'ils éprouvent justement cette fierté justifiée d'avoir la chance d'appartenir à une nation favorisée ?

Combien sont-ils donc à se douter à quel point la fierté qu'ils manifestent pour la patrie est dépendante de la connaissance de ce qui a fait sa gloire dans tous les domaines que je viens d'évoquer ?

Nos milieux bourgeois prennent-ils la peine de réfléchir au fait que la transmission de cette connaissance dans les « couches populaires » est réduite à peau de chagrin, alors que c'est elle qui est le moteur de la fierté patriotique ?

Et que l'on ne cherche pas à m'opposer l'argument que « c'est la même chose dans n'importe quel pays » et que « pourtant » les travailleurs sont partout ailleurs fiers de leur appartenance nationale. Même s'il en était ainsi, cela ne saurait servir d'excuse à notre incurie éducative.

Toutefois, ce n'est pas le cas. En effet, ce que nous ne cessons de caractériser en tant qu'éducation « chauvine », notamment en ce qui concerne le peuple français, n'est au fond rien d'autre que l'exaltation à l'excès de la grandeur de la France dans tous les domaines de la *Kultur* ou, comme ont coutume de dire les Français, de la *Civilisation*<sup>27</sup>. Que je sache, l'éducation du jeune Français ne vise nullement à l'objectivité mais à l'arrimer au mode de pensée le plus subjectif que l'on puisse imaginer dans la mesure où l'on s'applique à lui inculquer tout ce qui constitue le prestige politique ou culturel de sa patrie.

Dans ce cas de figure, l'éducation devra se limiter à des vues générales et bien ciblées que l'on burinera, si besoin par une inlassable répétition, dans la mémoire et le cœur du peuple. Mais voilà que chez nous ce péché par omission en soi négatif se double d'une destruction positive du peu que l'individu a la chance d'apprendre à l'école. Les rats qui infectent politiquement notre communauté raciale rongent ces miettes de connaissance jusqu'à ce que le cœur et la mémoire des masses en soient totalement nettoyés, si tant est que la misère et l'adversité ne s'en soient pas déjà chargées.

Voici le tableau :

Au fond d'une cave, un taudis de deux pièces où, dans le relent des égouts, réside une famille ouvrière de sept personnes. Sur les cinq enfants, un bambin d'environ trois ans. C'est l'âge auquel la conscience d'un enfant commence à saisir ce qui se passe. Chez les plus éveillés, on trouve encore des traces mnésiques de cette période jusqu'à la vieillesse. Il va sans dire que l'exiguïté et l'engorgement de

---

<sup>27</sup> Sur la distinction entre « *Kultur* » et « *Zivilisation* » (produit dégénéré de la « *Kultur* » assis sur la facticité des idéaux démocratiques et libéraux, du progrès moral et matériel ; pour Nietzsche, l'idéal de l'homme du troupeau), on consultera avec profit : Olivier Ponton, *Nietzsche – Philosophie de la légèreté*, Walter de Gruyter, 2007, pp. 232-233 ; la thèse de Uchenna Osigwe, *L'Unité de la Kultur et de la politique chez Nietzsche*, Univ. Laval, Québec, 2011 ; Jean Lefranc, *Comprendre Nietzsche*, Armand Colin, 2009 (la fin du livre pose le problème de la traduction des deux concepts en français). Chez les idéologues nazis (cf. Alfred Rosenberg, *Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, op. cit., pp. 119, 140, 154, 159), la « *Kultur* » représente l'ensemble des « valeurs qui font qu'une communauté populaire conserve sa substance raciale » ; afin pouvoir pleinement exprimer « les capacités vitales » qui « végètent » dans cette substance raciale, la communauté doit s'en remettre aux décisions de son chef suprême sans considérations d'ordre moral ou humanitaire.

l'espace gangrèment les relations. D'où de fréquentes disputes et querelles. Le fait est que ces gens ne vivent pas ensemble mais entassés les uns sur les autres. La moindre discussion qui, dans un logement spacieux se résout d'elle-même en s'isolant momentanément, dégénère ici en une détestable altercation qui n'en finit plus. Concernant les enfants, cela est naturellement encore tolérable : dans une telle promiscuité, il est banal qu'ils se cherchent chicane pour se rabibocher dans la foulée. Mais lorsque c'est la guerre entre les parents, et ce pratiquement tous les jours, et que l'on en vient à des extrémités frisant la sauvagerie, il est forcé que la résultante d'un tel enseignement concret finisse par se manifester chez les enfants, même si ce n'est que progressivement. Ce qu'il en ressortira fatalement, quand le conflit prend la forme de débordements brutaux du père envers la mère voire de raclées lorsqu'il est ivre, celui qui ignore tout d'un tel milieu n'est guère capable de se l'imaginer. Le malheureux garçonnet est à six ans, même confusément, au courant de choses qui ne peuvent qu'horrifier un adulte. Empoisonné moralement, sous-alimenté physiquement, sa pauvre petite tête grouillante de poux, voilà l'état dans lequel notre jeune « citoyen » prend le chemin de l'école primaire. C'est au prix d'énormes difficultés qu'il parviendra tout juste à y apprendre à lire et à écrire. Pas question de travail à la maison. Au contraire. Le père et la mère tiennent eux-mêmes, et ce en présence des enfants, des propos indicibles sur les enseignants et l'école, préférant de loin s'épancher en grossièretés à leur égard plutôt que de donner au petit drôle une bonne fessée pour le ramener à la raison. Ce que le petit bonhomme entend du reste par ailleurs de ses parents n'est guère susceptible de renforcer son respect du monde qui l'entoure. L'humanité est chargée de toutes les tares, aucune institution n'est épargnée ; à commencer par l'enseignant jusqu'à la tête de l'État. Qu'il s'agisse de religion ou de morale, du gouvernement ou de la société, peu importe, tout est décrié, traîné en un langage ordurier dans la boue de l'abjection de leur petitesse d'esprit. Quand le jeune homme quitte l'école à quatorze ans, il est difficile de distinguer ce qui prime chez lui : son incroyable stupidité s'agissant de son savoir et de ses acquis réels, ou l'audace de son comportement éhonté à laquelle s'ajoute, déjà à cet âge, une immoralité à faire dresser les cheveux sur la tête. Quelle attitude va pouvoir dès lors adopter dans la vie où il se prépare à faire ses débuts, cet être qui ne respecte pour ainsi dire plus rien et qui, s'il a été frustré des joies de l'existence, en pressent et en connaît en revanche les aspects les plus sordides ?

L'enfant de trois ans s'est métamorphosé à quinze en un contempteur de toute autorité. N'ayant eu de contact qu'avec l'ordure et la fange, le jeune homme n'a encore rien connu qui aurait pu motiver chez lui un quelconque enthousiasme pour un projet d'avenir.

Mais il va maintenant faire encore sa rentrée à la Haute école sur laquelle débouche communément une telle existence. Il calque sa vie sur celle dont son père lui a donné l'exemple durant ses années d'enfance. Il traîne ça et là, rentre à la maison Dieu sait quand, se met pour changer à rosser cette fois lui-même la pauvre créature délabrée qui fut jadis sa mère, blasphème contre l'univers et son créateur, et il finit par être condamné pour quelque motif à purger une peine correctionnelle dans une prison pour adolescents.

C'est là que va être parachevée son éducation.

Nos chers milieux bourgeois s'étonnent du manque de « ferveur nationale » de ce jeune « citoyen ». Ils voient quotidiennement le théâtre et le cinéma, la littérature de bas étage et la presse à scandale, déverser à pleins baquets leurs toxines au sein du

peuple, et les voilà ensuite surpris du fort « déficit moral » et de « l'indifférence nationale » des masses. Comme si le tape-à-l'œil cinématographique, la presse à sensation et tout le reste de la même veine, étaient à même de fournir les bases d'une science patriotique. Sans parler des méfaits antérieurs de l'enseignement public.

J'appris alors à comprendre ce qui ne m'avait précédemment jamais effleuré :

*La question de la « nationalisation » d'une communauté populaire<sup>28</sup> suppose en premier lieu la création de rapports sociaux sains qui constitueront le fondement éducatif de tout individu. Car seul celui qui apprend à connaître par son éducation et à l'école la grandeur culturelle, économique, mais avant tout politique de sa patrie, sera à même d'intérioriser et intériorisera la fierté d'appartenir à une telle communauté populaire. On ne peut que combattre pour ce que l'on aime, aimer que ce que l'on vénère, et vénérer que ce que l'on connaît au moins quelque peu.*



Aussitôt que se fut éveillé mon intérêt pour la question sociale, je me lançai méthodiquement dans son étude. Ainsi se révéla à moi un nouvel univers dont j'avais jusque-là tout ignoré.

Entre 1909 et 1910, ma situation personnelle avait passablement évolué dans la mesure où je n'étais plus contraint de gagner mon pain quotidien comme manœuvre. Je m'étais mis à cette époque à mon propre compte comme modeste dessinateur et aquarelliste. Ce n'était certes pas la fortune — je gagnais vraiment tout juste de quoi vivre —, mais cela était positif en perspective du métier que j'avais choisi d'exercer. Le soir, je n'étais désormais plus épuisé en rentrant du chantier, je n'étais plus comme précédemment incapable d'ouvrir un livre sans aussitôt piquer du nez. Mon gagne-pain actuel était parfaitement compatible avec mon projet professionnel futur. En outre, j'étais devenu maître de mon temps et pouvais beaucoup mieux organiser mes journées qu'auparavant.

Je peignais pour gagner mon pain et j'apprenais par plaisir.

C'est ainsi qu'il me fut possible d'acquérir le complément théorique indispensable à ce que j'avais appris sur le terrain à propos de la question sociale. J'étudiais à peu près tous les ouvrages spécialisés dont je pouvais disposer sans pour autant négliger ma propre réflexion.

Il n'est guère douteux que mon entourage de l'époque me prenait pour un individu bizarre.

Il va sans dire que je me consacrais en outre — tout feu, tout flamme — à ma passion pour l'architecture. Parallèlement à la musique, elle m'apparaissait comme la reine des arts : à ce titre, m'y consacrer ne relevait en rien d'un « travail » mais représentait un immense bonheur. Je pouvais pratiquement passer la nuit à lire ou à dessiner sans ressentir la moindre fatigue. Ainsi se renforça ma conviction que mon beau rêve d'avenir se réaliserait, même après de longues années. Rien n'aurait pu

---

<sup>28</sup> Cette acception du mot « *Nationalisierung* » fera école sous le troisième Reich pour désigner le devoir de chacun (*Pflicht*) d'œuvrer pour l'intérêt général (*Gemeinnutz*) de la nation, autrement dit de se couler dans le moule des « valeurs » idéologiques et des orientations politiques définies par le *Führer*. On comprend dès lors pourquoi la propagande jouait un rôle essentiel à tous les niveaux éducatifs (le titre officiel de Goebbels était *ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande*), ainsi que la *Gestapo* qui se chargeait de ceux qui osaient « danser hors de la ronde » (Ludwig Harig, *Weh dem, der aus der Reihe tanzt*, Hanser, 1990) en les envoyant se « rééduquer » (*umerziehen*) en camp de concentration.

m'en faire démordre, le jour viendrait où je serais nommément reconnu en tant qu'architecte.

Que j'ai accessoirement manifesté un intérêt majeur pour tout ce qui concernait la politique ne me semblait pas signifier grand' chose. Au contraire : c'était à mes yeux un devoir évident pour tout être pensant. Celui qui n'y entendait rien perdait tout droit à critiquer ou à se plaindre.

C'est pourquoi, dans ce domaine aussi, je lisais et apprenais beaucoup.

Il va de soi que par « lecture » je ne conçois pas exactement ce qu'y voit sans doute la majorité de notre prétendue « intelligentsia ».

Je connais des gens qui passent leur temps à « lire », avalant livre après livre, lettre à lettre, et auxquels je trouve néanmoins abusif de donner le nom de « lettrés ». Leur « savoir » est indubitablement considérable d'un point de vue quantitatif, mais leur cerveau s'avère inapte à mettre en fiches et à organiser le matériau ingurgité. Ce qui leur fait défaut, c'est l'art d'opérer dans un livre une sélection entre ce qui leur sera utile ou inutile, de stocker pour toujours l'utile dans leur tête et, si possible, d'éluder l'inutile ou, en tout cas, de ne pas le traîner comme un poids mort. La lecture n'est pas non plus un but en soi, mais un moyen pour parvenir à un but.

Sa première fonction est d'aider à remplir le cadre assigné à chacun par ses dons et ses aptitudes. Partant, elle a pour rôle de fournir l'outillage et le matériau dont l'individu a besoin pour concrétiser sa vocation, peu importe qu'il s'agisse d'un gagne-pain basique ou de l'accomplissement d'une destinée plus élevée.

Sa seconde fonction est de médiatiser<sup>29</sup> une conception générale du monde. Toutefois, il est dans les deux cas indispensable que la matière lue à chaque fois ne soit pas confiée à la mémoire pour y être stockée dans l'ordre des pages du livre ou dans celui de la succession des lectures<sup>30</sup>, mais que lui soit attribuée la place qui lui revient en tant que tesselle dans la mosaïque de la conception générale du monde afin de contribuer dans le cerveau du lecteur<sup>31</sup> à la mise en forme de ladite conception. Sinon il en résulte un bric-à-brac d'acquis confus qui, pour être sans valeur, n'en provoque pas moins la suffisance de son malheureux détenteur. Car celui-ci croit pour de bon qu'il est « cultivé », qu'il comprend quelque chose à la vie, qu'il possède des connaissances, alors que, en vérité, tout accroissement de ce type de « culture » le rend toujours plus étranger au monde ; généralement cela se termine ou bien dans un établissement psychiatrique<sup>32</sup> ou bien sur les bancs d'un quelconque parlement<sup>33</sup> en tant que « politicien ». Il est exclu que, en procédant de la sorte, un cerveau réussisse à extraire du fatras de son « savoir » ce qui sera adapté

---

<sup>29</sup> « *Vermitteln* » : un emprunt au lexique de Hegel dont Hitler rejetait pourtant la philosophie (cf. Yvonne Sherrat, *Hitler's Philosophers*, Yale Univ. Press, 2013), tout comme Alfred Rosenberg (cf. *Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, op. cit., p. 525 : « Suite à l'effondrement de la royauté absolue en 1789 [...] se fit jour une nouvelle doctrine du pouvoir étrangère à notre sang, laquelle connut son apogée chez Hegel pour être ensuite reprise [...] par Karl Marx »).

<sup>30</sup> On pense ici à la « méthode de lecture » de l'Autodidacte dans *La Nausée* (1938) de Sartre (cf. LdP n° 160, p. 55).

<sup>31</sup> À propos de la rédaction de *Mein Kampf*, relevons ce qu'a écrit fort pertinemment François Delpla ((*Hitler*, op. cit., p. 504) : « Chez tous il prend et il laisse [...]. On peut dire que tout, sous la plume de Hitler, dégénère, et qu'il défigure les auteurs [...]. Mais il ne faut pas en rester là, et il importe de reconnaître que ce système fait de bric et de broc, mis en œuvre d'une manière on ne peut plus conséquente, s'est révélé d'une efficacité pratique sans précédent ».

<sup>32</sup>. Hitler utilise le terme « *Sanatorium* » dont le sens est beaucoup plus large qu'en français où il renvoie au traitement de la tuberculose ; longtemps sa signification principale en langue allemande a été l'équivalent de « *Nervenheilanstalt* » (établissement de soin des maladies nerveuses) ; le sanatorium tel qu'entendu en France était une « *Lungenheilanstalt* » (établissement de soin des affections pulmonaires).

aux exigences de l'heure, vu que son bagage intellectuel sera organisé non pas en fonction des impératifs de la vie mais en fonction de l'enfilade de ses lectures, tel qu'elles ont été effectuées et tel que leur contenu est désormais fixé dans son cerveau. Quand bien même le destin lui rappellerait-il toujours, au moment où le quotidien le requiert, l'opportunité de l'utilisation de ce qu'il a lu un jour, encore faudrait-il qu'il lui précise dans quel livre et à quel page, sous peine de voir notre pauvre benêt à tout jamais incapable de s'y retrouver. Mais comme il ne le fait pas, voilà nos je-sais-tout plongés dans le plus terrible embarras à la moindre situation critique ; ils se mettent désespérément en quête de cas analogues et, comme de juste, dénichent avec une ravageuse certitude de pseudo-recettes. Comment comprendre autrement les exploits politiques des lettrés de notre divine classe gouvernante au plus haut niveau, à moins de se résoudre à les considérer non pas comme des cas pathologiques mais comme d'infâmes crapules ?

Celui qui par contre possède l'art de la véritable lecture discernera instantanément et d'instinct dans tout livre, dans tout journal ou dans toute brochure qu'il compulsera, ce qui de son point de vue est approprié à être durablement retenu, parce que cela cadre avec ses projets ou présente un intérêt sur le plan général. De même que le matériau ainsi acquis viendra logiquement s'incorporer à l'image de telle ou telle chose — image d'une certaine façon déjà présente en lui et créée par sa représentation subjective —, de même viendra-t-il soit la corriger ou la compléter, soit en consolider la justesse ou la précision. Que soudain surgisse dans la vie un problème auquel il faut répondre ou une quelconque épreuve, alors la mémoire du lecteur véritable en appellera instantanément à son intuition intellectuelle<sup>34</sup>, laquelle mobilisera tous les apports adéquats engrangés durant de longues années, afin de soumettre cette problématique inattendue à l'examen et au discernement de l'entendement jusqu'à ce qu'elle ait été clarifiée ou résolue.

On ne saurait concevoir autrement le sens et la raison d'être de la lecture.

Prenons un orateur qui n'applique pas cette méthode pour fournir à son entendement l'arsenal théorique dont il a besoin ; face à un contradicteur, il s'avèrera incapable d'imposer son point de vue, même si celui-ci correspond mille fois à la vérité ou à la réalité. Au moindre débat, sa mémoire le laissera perfidement en rade : il ne trouvera ni les arguments pour étayer ses propres allégations ni pour réfuter ceux de son adversaire.

Passé encore tant qu'on n'en est qu'à se couvrir soi-même de ridicule — comme dans le cas de notre orateur —, mais cela devient grave si jamais le destin s'avise de porter un de ces fantoches de savantasses à la tête d'un État.

---

<sup>33</sup> Rappelons que, outre le parlement national, il existait en Autriche (depuis octobre 1920) comme en Allemagne (depuis août 1919) un parlement par région administrative.

<sup>34</sup> Voir Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, Alcan, 1912, tome 1, § 4 et aussi § 15 où l'on trouve cette sentence dont on peut penser qu'elle n'avait pas manqué de retenir l'attention de Hitler : « Les jugements sortis directement de l'intuition [...] sont à la science ce que le soleil est au monde. C'est d'eux que découle toute lumière, et tout ce qu'ils ont éclairé est capable d'éclairer à son tour ». Notons que, pour sa part, Alfred Rosenberg (*Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, *op. cit.*) ne ménageait pas ses critiques à l'égard de la philosophie de Schopenhauer qu'il taxait de « rêve tragique d'un chercheur désespéré » (p. 341, l. 31) qui se serait perdu dans les méandres de la pensée orientale (p. 342, l. 20). Toutefois, il considérait que, au regard de son « parcours de vie héroïque » ayant été une « profession de foi nordique comme l'on ne peut pas en trouver de plus belle » [...], il faisait indiscutablement partie du patrimoine culturel germanique (p. 341, l. 21-24) mais avec de nombreuses réserves concernant sa conception de la volonté (p. 331-338 et 342 [4]-343).



Depuis tout jeune, je me suis appliqué à lire selon la bonne méthode, avec en plus l'insigne privilège de bénéficier du soutien indéfectible de ma mémoire et de mon entendement. À cet égard, ma période viennoise fut particulièrement féconde et précieuse.

Mon expérience de la vie quotidienne m'incita à aller toujours plus loin dans l'étude des problèmes les plus divers. Étant parvenu à théoriser la réalité et à confronter la théorie à la réalité, il me fut épargné d'être asphyxié par la théorie ou écrasé par la réalité.

C'est alors que mon expérience de la vie quotidienne me détermina et me motiva à m'absorber dans l'étude théorique de deux questions primordiales<sup>35</sup>, outre la question sociale.

Comment savoir quand j'en serais venu à m'immerger dans la doctrine et l'essence du Marxisme<sup>36</sup> si cette période ne m'avait pas carrément précipité la tête la première dans ce problème !

© Association Amoureux d'Art en Auvergne  
Clermont-Ferrand / janvier 2014

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires qui l'accompagnent  
est autorisé sous réserve de la mention :**

T. Feral, *Ce que dit réellement Mein Kampf*, [www.quatre.com](http://www.quatre.com), janvier 2014.

---

<sup>35</sup> Dans la suite du chapitre, respectivement la gauche politique et syndicale et... le judaïsme.

<sup>36</sup> « *Marxismus* » est dans la bouche de Hitler un terme générique désignant l'ensemble des forces de gauche, révolutionnaires comme réformistes ; il y voyait « la main gauche » de la « juiverie internationale » (« *Weltjudentum* »), sa « main droite » étant la haute-finance (« *Hochfinanz* ») qu'il accusait d'influer sur les choix politiques des gouvernements occidentaux à l'égard de l'Allemagne. Alfred Rosenberg, quant à lui, n'hésite pas à affirmer, après avoir vitupéré contre l'affairisme « juif » (*Mythus des 20. Jahrhunderts*, *op. cit.*, pp. 123-124) : « Ici se révèle l'essence du marxisme juif qui combat le capitalisme mais ne touche pas au centre de ce capitalisme, la finance boursière » ; et de rajouter (p. 535) : « Ce que fait en pratique le marxisme par le biais de sa doctrine destructrice de la vie : [...] instaurer ce qu'il appelle la dictature du prolétariat à la place de la domination des grands exploiters internationaux [...]. C'est pourquoi le marxisme marche partout main dans la main avec la ploutocratie démocratique ». L'idée du juif intrigant et exploiteur avait été popularisée dès 1855 par le best-seller de Gustav Freytag *Débit et Crédit / Soll und Haben*, ainsi que par le roman à succès de Wilhelm Raabe, *Le Pasteur famélique / Der Hungerpastor*, 1864 (voir « *Le racisme, un obscurantisme* », [www.quatre.com](http://www.quatre.com), pp. 1-2) ; viendront s'y rajouter progressivement de très nombreux textes antisémites et racistes, souvent orduriers (cf. « Lire *Mein Kampf* », [www.quatre.com](http://www.quatre.com), pp. 10-12).